

Germaine Lauzon au pays de Fellini
Le Cognate

Solange Lévesque

Number 94 (1), 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25840ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, S. (2000). Review of [Germaine Lauzon au pays de Fellini : *Le Cognate*]. *Jeu*, (94), 166–168.

SOLANGE LÉVESQUE

Germaine Lauzon au pays de Fellini

Italiens, Québécois ou spectateurs d'une autre origine ethnique, il était impossible de rester indifférents à cette production qui tenait à la fois de Fellini, par sa mesure et ses personnages clownesques, et également du cirque, par sa gestuelle proche du mime et ses costumes aux couleurs flamboyantes. Par ses mouvements de groupe et ses tirades en chœur s'opposant aux solos, elle évoquait aussi la tragédie. Comprendre la langue n'était même pas indispensable ; connaître quelque peu l'argument des *Belles-Sœurs* constituait sans doute un avantage, mais même ceux qui arrivaient à la représentation sans aucune idée de la pièce avaient quelque chose à se mettre sous la dent.

Barbara Nativi a fait de la pièce de Tremblay un véritable coup de poing, de l'ordre de ceux que donne et reçoit Chaplin dans *City Lights*. Dans sa mise en scène, toutes les actrices étaient constamment présentes sur scène depuis le début, en retrait et dans l'ombre lorsqu'elles ne participaient pas directement à une scène, devant la rampe, face aux spectateurs et debout devant un micro lorsqu'elles envoyaient leurs tirades en solo. Nativi a également fait endosser au pianiste Giovanni Pasquini, qui « accom-

pagne » la succession des scènes, le personnage de Johnny, l'amant, le séducteur, le méchant, le coupable absent de la pièce, dans le texte de Tremblay, mais auquel plusieurs belles-sœurs font référence pour s'en prendre à celui qui est, à leurs yeux, la racine de leurs malheurs et de leurs chagrins. À cause de ces choix effectués par Nativi, le spectacle tout entier baignait dans une atmosphère de grande fiesta, de carnaval, de grand-guignol où la grand-mère qu'on vient d'assommer peut aussi bien reprendre conscience en une seconde pour asséner à son tour un coup à sa fille, tandis que le public applaudit et s'esclaffe.

Dans toutes les productions des *Belles-Sœurs* que nous avons vues à ce jour, Germaine Lauzon est habituellement l'héroïne de la pièce. Ce qui est un peu normal, puisque l'action se déroule chez elle, et que c'est elle qui reçoit en cadeau le million de timbres-primés et qui invite toutes ses parentes à venir les coller avec elle dans les petits livrets, en caressant la



Le Cognate

PIÈCE DE MICHEL TREMBLAY ; TRADUCTION DE BARBARA NATIVI. MISE EN SCÈNE : BARBARA NATIVI, ASSISTÉE DE SANDRA BARUGLIERI ; DÉCOR ET COSTUMES : DIMITRI MILOPULOS ; ÉCLAIRAGES : VALERIO PAZZI ; MUSIQUE : MARCO BARALDI. AVEC ANGELA ANTONINI, MONICA BAUCO, ALESSANDRA BEDINO, BEATRICE BIAGINI, LISA CANTONE, GABRIELLA COCCO, VANIA COVERI, SANDRA GARUGLIERI, SILVIA GUIDI, ANNA MEACCI, ALESSANDRA MAOGGI, FEDERICA MARZILI, SONIA MORINI, VANIA ROTONDI, BEATRICE VISIBELLI ET, AU PIANO, GIOVANNI PASQUINI (JOHNNY). PRODUCTION DU LABORATORIO NOVE (FLORENCE), PRÉSENTÉE À LA SALLE PIERRE-MERCURE DU CENTRE PIERRE-PÉLADEAU LES 22 ET 23 OCTOBRE 1999.



Le Cognate (les Belles-Sœurs)
de Michel Tremblay, mises
en scène par Barbara Nativi.
Production du Laboratorio
Novi de Florence, présentée
à la salle Pierre-Mercure du
Centre Pierre-Péladeau.

perspective de voir se matérialiser toutes ces belles choses dont elle a rêvé mais que son mari, faute d'argent, n'a jamais pu lui offrir : meubles, verrerie, bibelots, appareils ménagers et autres objets d'utilité domestique. Dans la mise en scène de Nativi, Germaine demeure la meneuse, mais les belles-sœurs qui l'entourent deviennent davantage des émules ; elles ont, elles aussi, de l'autorité, et n'hésitent pas à prendre de la place et à occuper l'espace. Aussi la défaite tragique de Germaine, à la fin, quand elle découvre qu'elle a été flouée par toutes ses amies qui lui ont dérobé une grande partie de ses timbres au lieu de les coller dans les petits livrets, prend-elle une autre dimension. Il n'y a plus seulement une seule Germaine triomphante au début, qui devient victime à la fin ; il n'y a plus un seul rôle principal : toutes connaissent leurs

moments de triomphe ; toutes viennent à l'avant, proférer leur monologue au micro ; toutes font face à leurs rêves brisés, à la fin, et toutes repartiront avec leur formidable vitalité, leur fureur de vivre à tout prix.

Ainsi, étrangement, la pièce n'en est pas moins tragique, mais sa dimension tragique est portée à un autre niveau ; elle atteint presque celle de ces « danses de la mort » représentées dans les fresques du Moyen Âge, où l'on voit la mort en squelette vêtu d'une cape noire entraîner dans une danse joyeuse toutes ses futures victimes.

Le succès de la pièce repose donc pour une bonne part sur la mise en scène de Barbara Nativi qui prend, pour ainsi dire, le texte par le chignon du cou et lui impose une vision décoiffante et inventive ; mais à son tour, cette mise en scène n'aurait pas été possible sans une distribution hors du commun. Il fallait des actrices d'une grande souplesse, prêtes à tout, disposées à s'enlaidir, à paraître sous un jour bouffon, à voir exagérés leurs traits morphologiques, à devenir clown ou star du burlesque. Tout cela était concrétisé grâce à des costumes bariolés, déclinant tous les excès de la mode des années 1950, et grâce à des maquillages savants, capables d'aller souligner un trait, de magnifier une expression, de jouer sur l'exagération d'une arcade sourcillière, le méplat d'une joue, la taille d'un nez.

D'une générosité totale, ces quinze comédiennes ont mis à profit toutes les ressources de leur expérience – c'est ce que la mise en scène exige d'elles. On aurait envie de souligner tout particulièrement la performance d'Anna Meacci, par exemple, étonnamment bouleversante dans le rôle de Des-Neiges Verrette, de Beatrice Visibelli, qui menait le bal en Germaine Lauzon, de Silvia Guidi, irrésistible en Lisette de Courval ou de Sandra Garuglieri incarnant Rose Ouimet avec fougue. En réalité, chacune apportait à la pièce une forte personnalité d'actrice, un tempérament, un plaisir de jouer évident.

Composé d'une bonne cohorte d'italophones, le public comprenait également plusieurs spectateurs anglophones et francophones. Quant aux âges, l'éventail en était très étendu ; il y avait, non loin de nous, deux enfants qui ont semblé aimer beaucoup certains jeux de scènes franchement comiques. On ne peut déplorer qu'une chose : que cette production n'ait été donnée que deux fois ; elle aurait certes mérité d'être vue par un plus grand nombre de spectateurs, à commencer par tous ceux qui goûtent le théâtre de Tremblay. ■